

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LE DERNIER ÉTÉ
DE GUSTAV MAHLER

LAURENT SAGALOVITSCH

LE DERNIER ÉTÉ
DE GUSTAV MAHLER

Roman



© Le Cherche Midi, 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0728-2

ISSN : 2555-2848

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À Georges et à Georges,

I

ALLEGRO ENERGICO

Alors il a pâli et la seconde d'après, il était à genoux, comme crucifié. Alma a poussé un petit cri, une sorte de jappement affolé, elle a porté sa main à sa bouche. Elle a pensé, son cœur est en train de lâcher. Elle a pensé, je vais être veuve, je vais enfin pouvoir vivre. Au même moment, comme si lui aussi prenait déjà le deuil, le soleil a disparu derrière les montagnes tandis que la lumière se retirait du salon, soulagée de n'avoir plus à éclairer cette pièce où Gustav se tenait, défait, livide, une feuille de papier entre ses doigts. L'horloge

indiquait la demie de sept heures, une heure tardive pour les habitudes domestiques du couple, ce qui explique pourquoi Mona, la gouvernante, a surgi, désireuse de savoir si elle pouvait enfin servir le repas, un rôti de bœuf cuit au-delà de toute mesure comme l'exigeait monsieur, accompagné de quelques légumes. En l'apercevant agenouillé tout à côté du piano, le visage humide de larmes, elle a eu un mouvement de recul, s'est retournée pour mieux disparaître dans sa cuisine.

Visiblement, on ne mangerait pas de sitôt.

Pendant un long moment, Gustav et Alma sont restés ainsi sans mot dire. Le temps s'était suspendu et hormis le caquètement des poules

au-dehors – leur chant d’adieu à la journée – on n’entendait rien, juste la respiration troublée de Gustav, une sorte de halètement brusque comme s’il cherchait à se dégager d’une étreinte invisible.

Alma semblait perdue.

De tout temps, elle avait pensé que Gustav succomberait à une maladie du cœur mais pleure-t-on quand on meurt de la sorte, avec sur le visage une expression d’effarement, un air de surprise absolue comme s’il venait d’apercevoir le diable ? Cette feuille tenue au bout de ses mains nerveuses, un simple morceau de papier maculé d’encre noire, pouvait-il être la cause de toute son agitation et si oui quelle en était la raison ? Elle avait beau chercher, elle

ne voyait pas. Même s'il venait d'apprendre la nouvelle de son renvoi du Metropolitan, hypothèse par ailleurs parfaitement absurde, jamais Gustav n'aurait réagi de la sorte. Ce serait simplement une épreuve de plus à affronter, la routine d'une vie où il avait toujours dû s'employer avec une énergie redoublée à atteindre ses objectifs là où, pour d'autres, ce n'était qu'affaire de bonne politique, quand entre soi, sans même le demander, on accède aux plus hautes responsabilités.

Non, non, ce n'était pas New York, elle en était sûre. Alma regardait l'enveloppe restée sur le haut de la commode, à moitié déchirée, avec le rabat qui bâillait vers le haut telle une bouche de l'enfer. De l'endroit

où elle se trouvait, elle pouvait juste apercevoir quelques lignes grossièrement écrites d'une encre qui bavait un peu, avec des lettres en capitales, où se lisaient le nom de son mari suivi de leur adresse :

HERR DIREKTOR MAHLER

RESIDENCE TRENKE – TOBLACH

Ce n'était pas l'écriture de sa mère, elle l'aurait juré. Ni de son beau-père. Encore moins celle de Justine, la sœur de Gustav. Qui donc alors ? Elle en était à soupeser les différentes possibilités quand soudain de la gorge de Gustav sortit une espèce de râle : « Pourquoi, Almischili, mais pourquoi donc ? » Elle le regarda sans comprendre. Elle ne l'avait jamais vu dans cet état. Même à la mort de Putzi, malgré l'affreuse douleur, les

crises de larmes, l'impossibilité d'accepter la disparition de sa fille tant aimée, il avait su garder une sorte de dignité, un semblant de normalité, tandis que là, c'était comme s'il redevenait un enfant qui demandait à sa mère pourquoi elle l'avait grondé de la sorte.

Maintenant il pleurait, il pleurait vraiment, comme seuls les enfants peuvent pleurer quand ils sont persuadés que le monde entier se dresse contre eux. Tout juste si de rage, il n'allait pas se mettre à tambouriner contre le parquet. De temps en temps, entre deux sanglots, il levait son regard vers elle et alors, dans ses yeux, elle lisait les signes d'un reproche teinté d'incompréhension. Oh oui ce regard, combien il l'accu-

sait et en même temps combien il cherchait à saisir les raisons de ses agissements, de ses agissements à elle, de cette faute commise dont elle n'avait aucune idée.

Bien sûr, parce qu'il fallait bien trouver une explication, elle pensa à Walter, à tous ces jours passés avec lui, à ces nuits où ils s'étaient donnés l'un à l'autre, ces étreintes répétées quand elle s'était enfin sentie redevenir une véritable femme. Cela avait été si bon, si doux, cet intermède où elle avait pu renouer avec les aspirations de son corps, cette soif de se donner, d'être prise, de sentir toute la force de Walter se répandre en elle comme une renaissance.

Elle revoyait son beau visage, ses traits parfaitement dessinés, si mas-

culins, entiers, aryens, l'exact contraire de celui de Gustav qui lui avait toujours inspiré de la pitié, avec cette tête démesurément grosse, ce nez encombrant, cette bouche trop mince, l'incarnation parfaite, selon elle, de la juiverie dans l'exaltation de sa cupidité éternelle. Au souvenir de Walter, elle soupira avant de se reprendre : elle ne pouvait décemment pas laisser Gustav dans cet état. À tout moment, Gucki pouvait entrer, Dieu seul sait alors quelle serait sa réaction. Et puis, elle voulait connaître le fond de cette affaire puisque de toute évidence, il était impossible que cette lettre concerne sa liaison toute récente avec Walter. À part Mutti, personne, absolument personne, n'était au courant. Elle en était certaine.